

## Du rêve et des rêveurs

Le déclin de l'Amérique ! Les États-Unis hors jeu ! Est-ce la fin du rêve ? Et de la *pax americana* ? Il n'est pas une semaine où l'on ne lise ce genre de lamentations, car ce sont des lamentations pour ceux qui espéraient tant ce moment comme pour ceux qui le conjurent encore. L'Amérique a pris une telle place dans notre imaginaire qu'il est impossible d'envisager le monde sans elle. Il va pourtant bien falloir, du moins si l'on en croit les articles, éditoriaux et essais qui se multiplient. Pas tant dans l'édition et la presse européennes, et singulièrement la française bien timorée sur le sujet, que dans les médias d'outre-Atlantique ; un rapide coup d'œil suffit à prendre la mesure de la pièce qui se joue sous nos yeux.

« *Is America Over ?* » (« L'Amérique est-elle finie ? ») titrait en gros titre de couverture *Foreign Affairs* de novembre 2011. « *What Ails America ?* » (« Quel est ce mal américain ? ») lui répondait en écho son rival *Foreign Policy* du même mois. « *Are we doomed ?* » (« Sommes-nous voués à l'échec ? ») s'interrogeait

l'éditorial, tandis qu'une horloge graduée de 1 à 5 (comme l'échelle d'alerte nucléaire du DefCon qu'on voit dans les films, ou celle du Homeland Security Advisory System pour le risque terroriste) plaçait le curseur entre « 3 » (*Stay calm and carry on* : restez calme et vaquez à vos occupations) et « 4 » (*Being a superpower was nice* : c'était bien du temps où on était une superpuissance), en route vers le « 5 » (*We are totally screwed* : nous sommes bien baisés). Et que dire de *The American Interest*, un des plus constants organes propagandistes des néoconservateurs, qui titrait en mars 2008 : « *Iraq. What if we win ?* » (littéralement : « Que fait-on si on gagne ? » mais plus exactement : « Comment fera-t-on lorsqu'on aura gagné »), et qui dans sa livraison de novembre 2011 publiait un article de Francis Fukuyama « *On the US political decay* » (« Des États-Unis et de la décadence »).

Fukuyama, l'inénarrable découvreur de la Fin de l'Histoire, l'homme qui décréta que le soleil devait cesser sa course et le temps s'arrêter pour l'éternité au moment américain ! Le même qui, depuis cette année 1988 où il fut porté aux nues et adopté par tout ce que l'Occident comptait d'intellectuels en mal de repères, ne cesse de se tromper, applaudissant des deux mains l'invasion de l'Irak, signant avec tant d'autres des lettres ouvertes de soutien à la politique de George W. Bush et qui, au fur et à mesure que le nombre de tués, de blessés et d'invalides estropiés augmentait dans les rangs

américains, se prit de scrupules à défaut d'avoir beaucoup de remords.

Voici que des États-Unis même nous parviennent les nouvelles de leur chute. Mais ils sont peu, en France, à se faire l'écho de ces éditoriaux apocalyptiques, à l'exception des revues qui traduisent les articles de la presse étrangère et de quelques rares chroniqueurs catalogués d'anti-américains forcément primaires quand bien même ils seraient en retrait, au chapitre des *horreurs* colportées, sur celles que les Américains rapportent sur eux-mêmes depuis la crise financière de 2008. Mais qui, depuis deux siècles, lit, écoute, regarde vraiment ce qui nous vient d'outre-Atlantique et cherche à comprendre autrement qu'au prisme déformant d'une projection de nos propres fantasmes ?

### **Y'a bon, l'Amérique !**

Le mythe est trop obsédant, l'illusion trop aveuglante pour que les Français, les plus atteints par cette étrange maladie universelle qu'on nomme le *rêve américain*, puissent discerner ce qui relève de la propagande et ce qui correspond à la réalité. On retrouve ainsi chez nos compatriotes trois types de postures :

- Il y tout d'abord ceux qui ont fait profession de se contenter de l'écume des choses, n'ayant aucune opinion particulière sur les États-Unis autre que ce qu'ils en lisent. Changeant d'avis sur la question

tous les dix-huit mois, vous les entendez aujourd'hui se gausser du déclin militaire, industriel et financier d'une nation dont ils vous expliquaient pas plus tard qu'avant-hier qu'elle était aux commandes des affaires de la planète pour au moins encore dix ans. Parce qu'ils ont lu une critique du dernier ouvrage décliniste à la mode outre-Atlantique, ils tentent aujourd'hui de vous faire croire qu'ils avaient toujours su que le tigre n'était que de papier, et le pire est qu'ils en sont eux-mêmes convaincus. Tout ce qui les intéresse est le sens du vent et la place de conseiller ministériel qu'on leur a fait miroiter pour prix de leur acceptation de la *doxa* dominante. Ils dissertèrent du nouveau siècle et de la notion d'*hyper-puissance* que proposa un ancien ministre de leurs amis dès 1998, ils glosent maintenant avec le même aplomb du tragique destin des empires, Gaffiot à la main pour réviser leur histoire romaine. Ils enterrent l'Amérique avec la même désinvolture qu'ils l'ont portée aux nues lorsque les chars *Abrams* du 7<sup>th</sup> *Cavalry* caracolaient vers les faubourgs de Bagdad. J'avais à l'époque inquiété l'un d'entre eux lorsque je lui affirmais qu'il n'y aurait jamais un seul soldat français en Irak, même comme casque bleu ; il me regardait d'un air apitoyé, ne sachant comment m'avertir du délabrement de ma santé mentale autrement qu'en répétant qu'on n'avait pas le choix, qu'il allait falloir y aller. Plus récemment un autre m'a soutenu, lors d'un débat à la radio, que

le *Surge* décidé par le président Barack Obama était un franc succès et que la guerre en Afghanistan était d'ores et déjà gagnée. Ce sont également eux qui s'extasièrent sur la nouvelle guerre contre-insurrectionnelle de soi-disant conquête des esprits et des cœurs du général américain McChrystal qu'ils élevèrent au rang de nouveau Lyautey, pour oublier comment on orthographe son nom dès le soir de son limogeage. Comment ces laudateurs devenus dénonciateurs au gré des événements peuvent-ils prétendre à la moindre crédibilité et *truster* les plateaux de télévision et les cabinets ministériels, voilà un grand mystère.

Je pourrais poursuivre dans la moquerie si malheureusement ce n'étaient eux qui influencent les princes qui nous gouvernent, quand ils ne le sont pas eux-mêmes. Est-il besoin d'ajouter que cette catégorie, que l'on retrouve également en nombre dans nos entreprises, est un gibier de choix et une proie facile pour les diplomates américains qui savent combien nos coqs gaulois sont fiers de pouvoir se vanter avoir un jour visité telle ou telle installation militaire de l'impérial protecteur, ou s'être fait photographe portant gilet pare-balles et casque OTAN dans une vallée d'Afghanistan où les services de relation publique de l'US Army les auront entraînés ? Et quel homme politique français ne vendrait pas père et mère pour se faire photographe

dans le bureau ovale de la Maison-Blanche assis à côté du prétendu maître du monde ?

- La seconde catégorie est celle des analystes, consultants ou chercheurs qui interviennent de temps à autre dans les médias et qui replacent les difficultés que rencontrent les États-Unis dans un contexte global et une vaste perspective historique. Le déclin américain leur apparaît relatif et surtout pas nouveau : les États-Unis ont par le passé traversé des périodes de crise voire de doute. Sans même évoquer la Grande Dépression des années 1930 qui mérita bien son nom de tous les points de vue, qu'il suffise de nous remémorer les articles que nous lisions au milieu des années 1970 en pleine crise pétrolière, alors que l'empire soviétique poussait ses pions avec l'aide des Cubains et que les États-Unis venaient d'être humiliés au Vietnam. Dix ans plus tard l'Amérique était de retour (*America is back*). Se développa un *revival* de l'américanisme conquérant qui trouva des relais aussi bien dans l'école libérale aronienne que parmi ces anciens marxistes qui découvraient brusquement, à la lecture de Soljénitsyne, ce qu'ils n'avaient pas précédemment voulu voir dans celle de Kravchenko.

Ainsi, qu'il s'agisse du *hard* ou du *soft power*, rien ne serait jamais joué avec une nation qui possède des capacités de rebond insoupçonnées dont elle nous a donné des preuves dans le passé et qui font l'admiration de tous. Surtout, c'est sur le temps long qu'il

faut juger et il serait trop tôt pour décréter que le déclin a commencé. Après tout, Rome connut des défaites militaires alors même que son expansion se poursuivait, contre les Parthes du temps de la République dès l'an -53, première d'une longue série de déconvenues sur les marches orientales, et surtout Teutoburg en l'an 9, ce Dien Bien Phu romain de l'autre côté du Rhin qui vit trois légions entièrement détruites. De quand dater, même avec le recul de l'historien, l'apogée d'un empire et son déclin ? Les contemporains surent-ils eux-mêmes à quel moment ils s'engageaient sur cette pente ?

C'est un de mes sujets de dispute favoris avec un des meilleurs spécialistes français de l'histoire militaire, mon ami Laurent Henninger, par ailleurs contempteur de la puissance *impérialisante*. Rien ne l'énerve davantage que ces imbéciles qui découvrent, parce c'est la mode, que les États-Unis ne cessent de dégringoler, qu'ils ne seraient plus qu'une puissance à classer quelque part entre le Malawi et les Seychelles. Les mêmes ne prétendent-ils pas également que la France n'est qu'une nation de perdants, au point qu'à force de décliner on se demande comment elle peut encore subsister après un millénaire d'une telle chute ? Or nous nous maintenons toujours dans un peloton de tête dont le maillot jaune restent les États-Unis, c'est vrai. Mais il y a également *a priori* que l'on fait à la puissance et les mythes qui entourent une Amérique qui sait

parfaitement les exploiter pour entretenir son crédit, et qui est très gaullienne de ce point de vue. Si l'on va au-delà de l'imagerie hollywoodienne, me disait un jour à Berkeley un professeur britannique, les États-Unis n'ont jamais gagné une guerre qu'avec des alliés, et lorsqu'ils sont seuls, ils finissent sur un échec ou au mieux un match nul. La seule qu'ils aient remporté sans aide, poursuivait-il avec ce sens inné de la malice que cultivent les sujets de Sa Gracieuse Majesté lorsqu'ils parlent de leurs anciennes colonies, c'est leur guerre de Sécession (*Civil War*).

Mais beaucoup estiment que les États-Unis ont accumulé une telle puissance technologique et informationnelle, qu'ils disposent de tellement de ressources — même si leurs universités et leurs centres de recherches se dispersent dans des domaines tout aussi inutiles qu'improductifs — qu'ils peuvent puiser dans cette caverne d'Ali Baba pour surmonter une période dont il ne tient qu'à eux qu'elle soit passagère. Ce point de vue est celui de l'immense majorité des Français. Je l'entends et l'accepte, mais l'Histoire ne se répète ni ne se duplique, et il ne sert à rien d'aller chercher dans l'exemple romain ou les deux cent cinquante ans américains écoulés depuis 1754 des précédents pour ce qui, au cours des siècles, fut à chaque fois unique, à savoir les circonstances dans lesquelles une nation perd pied. Il faut s'en tenir à la prospective : peut-on attendre un